
Défier le temps. Enjeux poétiques et historiques de la longévité surnaturelle dans le roman historique québécois contemporain

Marion Kühn ¹⁰³
CRILCQ (Canada)

RÉSUMÉ

À partir des exemples de *La fiancée américaine* (2012) d'Éric Dupont et de *L'année la plus longue* (2015) de Daniel Grenier, qui mettent tous les deux en scène des personnages de longévité extraordinaire, cet article propose une analyse des enjeux poétiques et historiques du surnaturel dans le roman historique québécois contemporain. Ayant recours à la définition du merveilleux telle que proposée par Tzvetan Todorov (1970) et de la notion du réalisme magique telle que définie par Amaryll Chanady (1985), il agit d'abord de cerner les rapports au surnaturel qui distinguent les deux univers fictionnels pour ensuite se pencher sur les références intertextuelles dans les deux romans. Ce faisant, il est possible de dégager les réflexions à l'égard du passé ainsi qu'à l'égard de l'histoire littéraire suscitées par ces deux sagas familiales, qui transposent chacune à sa manière, le conte fantastique du Québec du XIX^e au XXI^e siècle.

¹⁰³ Marion Kühn est chercheuse autonome et membre associée du CRILCQ (Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises) de l'université Laval où elle a effectué deux stages postdoctoraux financés respectivement par le DAAD et par le CRSH entre 2012 et 2016. Son projet de recherche actuel porte sur les enjeux de la narration problématique dans le roman historique du XXI^e siècle au Québec, en France et en Allemagne. Outre les relations entre littérature et histoire, ses intérêts de recherche incluent l'intertextualité et les rapports entre fiction et critique. Elle a notamment rédigé une thèse sur la réécriture comme réflexion du roman au Québec depuis 1980, qui a été publiée en allemand sous le titre *Metaromane. Die Réécriture als Reflexion des Romans in Québec* (1982/2007) chez transcript (Bielefeld, 2011).

dont la version écrite ne préserve que le récit. Il s'agira donc de démontrer, dans un deuxième temps, que le roman de Dupont se lit comme un conte moderne qui respecte le motif du combat entre Mal et le Bien tout en le complexifiant, tandis que celui de Grenier se sert du conte afin de mettre en relief le renversement de l'ordre établi. Ce faisant, il confirme paradoxalement la véracité d'un conte classique de l'histoire québécoise qui se transpose aisément au XXI^e siècle tout en convoquant plusieurs textes québécois contemporains. Loin de se limiter à marquer le caractère fictionnel du récit respectif, ces références instaurent une tension entre continuité et rupture de traditions qui illustre les enjeux de la transmission narrative et fictionnelle d'un passé québécois tout sauf replié sur lui-même. Ce faisant, ces deux mises en scène d'une longévité surnaturelle suscitent non seulement maintes réflexions à l'égard de l'histoire en général, mais aussi à l'égard de l'histoire littéraire québécoise, car les deux romans s'inscrivent dans des imaginaires antinomiques de l'histoire littéraire du Québec, soit, d'une part, la tradition du terroir et de l'héritage catholique et, de l'autre, celle de l'américanité, deux imaginaires dont l'affranchissement des limites du réalisme contribue à éclairer des enjeux historiques.

1. LA FIANCÉE AMÉRICAINE . HISTOIRES DE FEMMES REVENANTES ET RÉSILIENTES

La fiancée américaine¹⁰⁶, le quatrième roman d'Éric Dupont, se situerait, dans la typologie de Todorov, du côté du « fantastique merveilleux », donc du côté des récits qui « se terminent par une acceptation du surnaturel [...] [qui] demeure non expliqué, non rationalisé » (Todorov 1970 : 57). Le roman raconte l'histoire de la famille Lamontagne sur cinq générations. La fiancée américaine éponyme est la fiancée de Louis Benjamin Lamontagne, le fils de Madeleine dite « la Mère ». La jeune Américaine, venue en 1918 à Fraserville (aujourd'hui Rivière-du-Loup) pour épouser Louis Benjamin, est une cuisinière exceptionnelle et les recettes de son *New England Cookbook* forment la base de l'empire de restaurants à déjeuner « Chez Mado » fondé plus tard par une autre Madeleine, arrière-petite fille de Madeleine-la-Mère. Cette Madeleine, qui est donc la petite fille

¹⁰⁶ Éric Dupont a remporté le Prix des libraires et le Prix des collégiens en 2013 pour la fiancée américaine

Les modes narratifs du réalisme magique et du fantastique se caractérisent ainsi par la coprésence de deux niveaux de réalité –le naturel et le surnaturel –dans le texte. Dans le cas du réalisme magique, l'antinomie qui en découle n'est résolue qu'en apparence, parce qu'elle

justement de lire le parcours de vie extraordinairement long de la
de la famille comme
une métaphore de héritage canadien

choisit, après tout, de garder la télé, et non la grand-mère. La mort des personnages de religieuses par une flèche tout droit sortie d'une représentation d'opéra dans l'Allemagne nazie à l'aube d'un nouveau millénaire survient d'ailleurs presque en même temps que celle de Magda Berg à Rome, ce qui tisse un parallèle transatlantique entre trois personnages de femmes fortes qui incarnent les soubresauts du dernier siècle. Selon Élisabeth Nardou Lafarge (2014 : 44), « Magda apparaît ainsi à la fois dans sa singularité, mémoire vivante des horreurs allemandes et des tragédies européennes, et, grâce à la sérialité ouverte par le nom, dans une sorte de communauté générationnelle de femmes d'une époque, batailleuses et malgré tout résilientes ».

2. L'ANNÉE LA PLUS LONGUE. HISTOIRES D'HOMMES IMMORTELS ET ORDINAIRES

Les éléments surnaturels dans l'année la plus longue de Daniel Grenier¹⁰⁷

La première relate la jeunesse de Thomas Langlois à Chattanooga, au Tennessee, marquée par la passion de son père, originaire québécoise, Albert, pour la théorie de Friedrich Schoedler, un scientifique allemand du XIX^e siècle qui stipule que certaines personnes nées le 29 février ne vieillissent que d'un an tous les quatre ans. De passage à Chattanooga où l'ont mené ses recherches sur un de ces personnages dont il soupçonne la longévité extraordinaire, un certain Aimé Bolduc, Albert tombe amoureux d'une fille, Laura Howells, qu'il épouse. Leur fils, Thomas, est né le 29 février 1980 et Albert élève dans l'idée qu'il sera de longévité extraordinaire, c'est-à-dire que le petit n'a droit à une fête d'anniversaire que tous les quatre ans. Le narrateur semble d'abord accepter ce phénomène, comme le laisse entendre le début du roman : « Trois années sur quatre, Thomas Langlois n'existait pas. Il devenait un calcul erroné, puis redressé, une clause débattue âprement dans une chambre fermée de la Royal Society il y a des siècles et des siècles. (Grenier 2015 : 21) Plus tard, l'instance narrative revient toutefois sur ses paroles qu'elle semble elle-même juger un peu trop obscures : « Un des détails qu'

Thomas Langlois, c'est celui-ci : il est né une année bissextile. On y a fait référence tout à l'heure, mais dans des termes plus abstraits. (Ibid. : 25) Plus tard, le narrateur semble même mettre en question la conviction d'Albert et critiquer cette pratique de ne fêter son anniversaire que tous les quatre ans, lors d'un spectacle « Un jour il [Thomas] en reparlerait peut-être avec des gens qui lui révéleraient que c'était une bien mauvaise blague à faire à un gamin. (Ibid. : 28) Abandonné par son père qui quitte la famille quand Thomas a sept ans et orphelin après la mort de Laura dans un accident d'avion lorsqu'il a 14 ans, Thomas passe le reste de son adolescence chez ses grands-parents maternels. À 18 ans, il reçoit une lettre de son père et décide de le rejoindre au Québec.

La deuxième partie rapporte ensuite la vie rocambolesque d'Aimé Bolduc, c'est-à-dire de l'homme sur lequel portaient les recherches du père de Thomas. Le récit saute entre les épisodes, mais on peut reconstruire qu'Aimé est né dans la misère le 29 février 1760 à Québec, a donc vécu la Conquête, qu'il a participé aux rébellions de 1837/38 et à la Guerre de Sécession, qu'il a eu un enfant illégitime avec une jeune Canadienne française, Jeanne Beaudry, qui épousera plus tard un certain M. Langlois, et qu'il est mort dans un accident d'avion en 1994. En relatant différentes étapes de la vie d'Aimé, le narrateur ne spécifie pas le statut de cette trame narrative au sein de la diégèse. Il semble pourtant s'agir de la même instance narrative, une voix plurielle québécoise qui affiche le « nous » de la « voix collective »¹⁰⁸

incongruité, mais bien réelle, qu'il subissait et imposait en même temps, à la vie humaine, à l'histoire » (ibid. : 282). Ce n'est apparemment pas la longévité d'Aimé qui pose problème pour l'instance narrative, mais sa localisation. Ainsi, la mise en scène de la longévité contraste fortement avec celle du cadre spatio-temporel de la diégèse de cette deuxième partie. En effet, l'instance narrative souligne à plusieurs reprises que ses décisions de placer le personnage à un lieu précis relèvent de l'hypothétique, modalisant par exemple que [s]elon toute vraisemblance, Aimé a quitté Montréal au mois de novembre de cette année-là » (ibid. : 109) ou avertissant que « [s]elon les sources orales et écrites qui se recoupent et convergent, il se trouvait là » (ibid. : 158). Son récit va cependant bien au-delà des informations dont disposait Albert. Le narrateur au statut incertain ajoute donc de l'ambiguïté au récit et maintient l'antinomie entre les codes du réalisme et du surnaturel.

La troisième partie du roman finit par mettre un terme à l'hésitation. Située de nouveau au premier niveau narratif, elle relate d'abord les retrouvailles de Thomas et de son père, qui a abandonné sa recherche. Après la mort de son père en 2020, Thomas reçoit l'héritage d'un certain Kenneth B. Simons, dans lequel il reconnaît, à sa grande surprise, le personnage qui avait obsédé son père pendant une grande partie de sa vie. Son père avait donc eu raison. Qui plus est, parmi l'héritage considérable de l'ancêtre de Thomas et d'Albert se

estompe et complexifie le combat (éternel?) entre les forces du Mal et les forces du Bien» dans lequel Aurélien Boivin (2001 : 13) voit le conflit principal et moteur de l'histoire d'un conte. En effet, tandis que dans le conte fantastique canadien français du XIX^e siècle, le but est le plus souvent de «faire peur» (ibid. : 16) et que «toute transgression entraîne obligatoirement une punition, toute faute nécessite, à coup sûr, réparation» (ibid. : 12), le roman brouille les frontières entre le Bien et le Mal en concevant des personnages pluridimensionnels telle Magda, la survivante du naufrage du Wilhelm Gustloff¹¹⁰, qui avait dénoncé son ancien ami d'enfance à la Gestapo par jalousie. Victime et bourreau à la fois, elle tait cependant son acte vil dans ses trois cahiers destinés à Gabriel, qui forment un récit intradiégétique. La mort de cette femme jalouse vers la fin du roman répète celle de Tosca dans l'opéra éponyme, auquel le roman fait référence à maintes reprises, notamment en mettant en scène une transposition de l'opéra au Troisième Reich, et survient, comme déjà mentionné, en même temps que la mort des deux personnages de longévité surnaturelle. Qui plus est, lors de son suicide, Magda entraîne à la mort le metteur en scène de la transposition douteuse de l'opéra, dont le comportement abusif envers ses chanteuses se trouve ainsi sanctionné.

Cet effort de clôture sur le plan de l'histoire n'est qu'en apparence contrecarré sur le plan de la diégèse qui franchit les limites géographiques et temporelles. Après avoir relégué la tradition du terroir des valeurs catholiques françaises aux oubliettes d'un couvent, les descendants de Madeleine-Mère constituent une famille dysfonctionnelle et dispersée d'individus participant à la mondialisation. Ainsi, Madeleine Lamontagne, fondatrice d'un empire de restaurants, s'approprie pleinement les valeurs américaines du capitalisme et part même à la conquête des États-Unis, ce qui renverse le cours de l'influence historique. Dépourvus de telles ambitions commerciales, ses deux fils œuvrent à l'étranger. Tandis que Michel poursuit une carrière d'artiste à l'instar de son père biologique, le peintre père Lecavalier, Gabriel apprend l'allemand et plonge dans l'histoire de ce pays qui est celui de ses ancêtres (Dupont 2012 : 17, 26).

d'oiseau, un diamant de Gould, que l'enseignante au primaire de Gabriel (Dupont 2012 : 339 et 244).

¹¹⁰ Ancien paquebot de croisière allemand, le Wilhelm Gustloff est frappé par un sous-marin russe et coule avec plusieurs milliers de réfugiés et de soldats le 30 janvier 1945.

Cette impression de conclusion à l'aide de plusieurs boucles qui se referment distingue *La fiancée américaine* de *L'année la plus longue*. En effet, le triomphe de Thomas qui annonce une nouvelle ère « maintenant qu'on ne mourrait plus » (Grenier : 417) se braque à toute conclusion et scelle la transition du fantastique au scientifique. Ce faisant, le récit du roman de Daniel Grenier renverse explicitement l'ordre qui prévalait dans le conte fantastique.

À la différence de la transposition moderne du conte sous forme de saga familiale d'Éric Dupont, le roman de Daniel Grenier ne reprend pas seulement des éléments du genre du conte, mais puise textuellement dans un conte fantastique québécois précis, soit « L'homme de Labrador ». De fait, Albert Langlois affirme dans n32 ctq8.h(»)T/MCluu6s1(ré)r T

¹¹¹ Selon la terminologie d'Ulrich Broich (1985 : 49), le rapport au conte qu'établit *La fiancée américaine* correspond à une « référence au système du conte » (« Systemreferenz »), c'est-à-dire à une référence aux caractéristiques générales du genre conte, tandis que *L'année la plus longue* relève de l'intertextualité proprement dite qui présuppose la référence à un prétexte précis. Cette distinction est congruente avec celle entre « architextualité » et « intertextualité » proposée par Genette (1982 7-8).

MARTIN , Claude. 1986. «Des bestsellers en tous genres» Cahiers de
recherche sociologique 42 111-128.

M